

Plaisir, (Morale.) Le plaisir est un sentiment de l'ame qui nous rend heureux du - moins pendant tout le tems que nous le goûtons; nous ne saurions trop admirer combien la nature est attentive à remplir nos desirs. Si par le seul mouvement elle conduit la matiere, ce n'est aussi que par le plaisir qu'elle conduit les humains; elle a pris soin d'attacher de l'agrément à ce qui exerce les organes du corps sans les affoiblir, à toutes les occupations de l'esprit qui ne l'épuisent pas par une trop vive & trop longue contention, à tous les mouvemens du coeur que la haine & la contrainte n'empoisonnent pas, enfin à l'accomplissement de nos devoirs envers Dieu, envers nous - mêmes, & envers les autres hommes. [Burlamaqui 124-125] Parcourons tous ces articles les uns après les autres.

1°. Il y a un agrément attaché à ce qui exerce les organes du corps, sans les affoiblir. [Pouilly T 16] L'aversion que les enfans ont pour le repos, justifie que les mouvemens qui ne fatiguent point le corps, sont naturellement accompagnés d'une sorte de plaisir; la chasse a d'autant plus de charmes qu'elle est plus vive; il n'est guere pour de jeunes personnes de plaisir plus touchant que la danse; & la sensibilité au plaisir de la promenade se conserve même dans un âge avancé, elle ne s'éousse guere que par la foiblesse du corps. [Pouilly 9] Les couleurs caractérisent les objets qui s'offrent à nous; celle du feu est la plus agréable, mais à la longue elle fatigue la vue; le verd fait une impression douce & jamais fatigante; le brun & le noir sont des couleurs tristes. La nature a réglé l'agrément des couleurs, sur le rapport de leur force à l'organe de la vue; celles qui exercent davantage, sont les plus agréables, tant qu'elles ne le fatiguent point; aussi les ténèbres deviennent - elles pour nous une source d'ennui, dès qu'elles livrent les yeux à l'inaction. Les corps après s'être annoncés par les couleurs, nous frappent agréablement par leur nouveauté & leur singularité: avides de sentimens agréables, nous nous flattons d'en recevoir de tous les objets inconnus qui se présentent à nous; d'ailleurs leur trace n'est point encore formée dans le cerveau, ils font alors sur ses fibres une impression douce qui s'affoiblit, dès que la trace trop ouverte laisse un chemin libre aux esprits; la grandeur & la variété sont encore des causes d'agrément. L'immensité de la mer, ces fleuves qui du haut des montagnes se précipitent dans les abymes, ces campagnes où la vue se perd dans la multitude des tableaux qui s'offrent de toute part; tous ces objets font sur l'ame une impression dont l'agrément se mesure sur l'ébranlement des fibres du cerveau: une autre source féconde d'agrémens, c'est la proportion, elle met à portée de saisir & de retenir la position des objets. La symmétrie dans les ouvrages de l'art, de même que dans les animaux & dans les plantes, partage l'objet de la vue en deux moitiés semblables, & sur ce fond, pour ainsi dire, d'uniformité, d'autres proportions doivent d'ordinaire y porter l'agrément de la variété, la convenance des moyens avec leurs fins, à la ressemblance d'un ouvrage de l'art avec un objet connu, l'unité de dessein: sous ces différens rapports, la nature les a revêtus d'agrément, ils mettent l'esprit à portée de saisir & de retenir ce qui se présente à nos yeux. L'Architecture, la Peinture, la Sculpture, la déclamation doivent à cette loi une partie de leurs charmes; de cette même source naît en partie l'agrément attaché aux graces du corps, elles consistent dans un juste rapport des mouvemens à la fin qu'on s'y propose, [Pouilly 15-20] elles sont comme un voile transparent à - travers lequel l'esprit se montre: les lois qui reglent l'agrément des objets à la vue, influent sur les sons, le gazouillement d'un ruisseau, le murmure d'un vent qui se joue dans les feuilles des arbres; tous ces tons doux agitent les fibres de l'ouïe sans le fatiguer. Les proportions, la variété, l'imitation, l'unité de dessein, donnent à la Musique des charmes encore plus touchans qu'aux arts qui travaillent pour les yeux. Nous devons à la théorie de la Musique, cette observation importante, que les consonnances sont plus ou moins agréables, suivant qu'elles sont de nature à exercer plus ou moins les fibres de l'ouïe sans les fatiguer. L'analogie qui regne dans toute la nature, nous autorise à conjecturer que cette loi influe sur toutes les sensations; il est des couleurs dont l'assortissement plaît aux yeux, c'est que dans le fond de la rétine, elles

forment, pour ainsi dire, une consonnance; cette même loi s'étend apparemment aux êtres qui sont à portée d'agir sur l'odorat & sur le goût; leur agrément caractérise, il est vrai, ceux qui nous sont salutaires, mais il ne paroît point parfaitement proportionné à leur degré de convenance avec la santé. [Pouilly 24-26]

2°. Si le corps a ses plaisirs, l'esprit a aussi les siens; les occupations soit sérieuses soit frivoles, qui exercent sa pénétration sans le fatiguer, sont accompagnées d'un sentiment agréable. [Pouilly 10] A voir un joueur d'échecs concentré en lui - même, & insensible à tout ce qui frappe ses yeux & ses oreilles, ne le croiroit - on pas intimement occupé du soin de sa fortune ou du salut de l'état? Ce recueillement si profond a pour objet le plaisir d'exercer l'esprit par la position d'une pièce d'ivoire. C'est de ce doux exercice de l'esprit que naît l'agrément des pensées saines, qui de même que la bergère de Virgile, se cachent autant qu'il le faut pour qu'on ait le plaisir de les trouver. Il y a eu des hommes à qui on a donné le nom de philosophes, & qui ont cru que l'exercice de l'esprit n'étoit agréable que par la réputation qu'on se flattoit d'en recueillir. Mais tous les jours ne se livre - ton pas à la lecture & à la réflexion, sans aucune vue sur l'avenir, & sans autre dessein que de remplir le moment présent? [Pouilly T 29-30] Si on se trouvoit condamné à une solitude perpétuelle, on n'en auroit que plus de goût pour des lectures que la vanité ne pourroit point mettre à profit.

3°. Le coeur comme l'esprit & le corps a ses mouvemens & est fou des plaisirs, dès qu'ils ne doivent point leur naissance à la vue d'un mal présent ou à venir. Tout objet est sûr de nous plaire, dès que son impression conspire avec nos inclinations: une spéculation morale ou politique, peu amusante dans la jeunesse, intéresse dans un âge plus avancé, & une histoire galante qui ennuie un vieillard, aura des charmes pour un jeune homme. Dans la peinture que la Poésie fait des passions, ce n'est point la fidélité du portrait qui en fait le principal agrément; c'est que telle est leur contagion, qu'on ne peut guère les voir sans les ressentir; la tristesse même devient quelquefois délicieuse, par cette douceur secrète, attachée à toute émotion de l'ame. La tragédie divertit d'autant mieux. qu'elle fait couler plus de larmes; [Pouilly 11-12] tout mouvement de tendresse, d'amitié, de reconnaissance, de générosité & de bienveillance, est un sentiment de plaisir: aussi tout homme né bienfaisant est - il naturellement gai, [Pouilly T 56] & tout homme né gai est - il naturellement bienfaisant. L'inquiétude, le chagrin, la haine, sont des sentimens nécessairement désagréables, par l'idée du mal qui nous menace ou nous afflige; aussi tout homme malfaisant est - il naturellement triste. On trouve cependant une sorte de douceur dans le mouvement de l'ame, qui nous porte à assurer notre conservation & notre félicité, par la destruction de ce qui fait obstacle; c'est qu'il y a peu de sentimens qui ne soient pour ainsi dire composés, & où il n'entre quelque portion d'amour; on ne hait guère, que parce qu'on aime. [Pouilly 14]

4°. Enfin, il y a du plaisir attaché à l'accomplissement de nos devoirs envers Dieu, envers nous - mêmes & envers les autres. [Pouilly T xix-xx] Epicure fier d'avoir attaqué le dogme d'une cause intelligente, se flattoit d'avoir anéanti une puissance ennemie de notre bonheur. Mais pourquoi nous former cette idée superstitieuse d'un être qui en nous donnant des goûts, nous offre de toutes parts des sentimens agréables; qui en nous composant de divers facultés, a voulu qu'il n'y en eût aucune dont l'exercice ne fût un plaisir? Les biens que nous possédons sont - ils donc empoisonnés par l'idée que ce sont des présens d'une intelligence bienfaisante? N'en doivent - ils pas plutôt recevoir un nouveau prix, s'il est vrai que l'ame ne soit jamais plus tranquille & plus parfaite, que quand elle sent qu'elle fait de ces biens un usage conforme aux intentions de son auteur? Cette idée qui épure nos plaisirs, porte le calme dans le coeur, & en écarte l'inquiétude & le chagrin. Placés dans l'univers comme dans le jardin d'Eden, si la providence nous défend l'usage d'un fruit par l'impuissance de le cueillir, ou par les inconvéniens qui y sont attachés, n'en acceptons pas avec moins de reconnaissance ceux qui se présentent à nous de toutes parts;

jouissons de ce qui nous est offert, sans nous trouver malheureux par ce qui nous est refusé: le desir se nourrit d'espérance, & s'eteint par l'impossibilité d'atteindre à son objet: nous devons à la puissance de Dieu, le tribut d'une soumission parfaite à tout ce qui résulte de l'établissement de ses lois; nous devons à sa sagesse l'hommage d'une persuasion intime, que si nous étions admis à ses conseils, nous applaudirions aux raisons de sa conduite. Ces sentimens respectueux, un sentiment de plaisir les accompagne, une heureuse tranquillité les suit. [Pouilly 50-53]

Il y a aussi du plaisir attaché à l'accomplissement de nos devoirs envers nous - mêmes; [Pouilly T 177] le plaisir naît du sein de la vertu. Quoi de plus heureux que de se plaire dans une suite d'occupations convenables à ses talens & à son état? [Pouilly T 179] La sagesse écarte loin de nous le chagrin, elle garantit même de la douleur, qui dans les tempéramens bien conformés ne doit guere sa naissance qu'aux excès: lorsqu'elle ne peut la prévenir, elle en émousse du moins l'impression, toujours d'autant plus forte qu'on y oppose moins de courage. Les indiennes, les sauvages, les fanatiques marquent de la gaité dans le sein des douleurs les plus vives; ils maîtrisent leur attention au point de la détourner du sentiment désagréable qui les frappe, & de la fixer sur le phantôme de perfection auquel ils se dévouent. Serait - il possible que la raison & la vertu aprissent de l'ambition & du préjugé à affoiblir aussi le sentiment de la douleur par d'heureuses diversions?

Si nous voulons remplir tous nos devoirs envers les autres hommes, soyons justes & bienfaisans, la morale nous l'ordonne, la théorie des sentimens nous y invite; l'injustice, ce principe fatal des maux du genre humain, n'afflige pas seulement ceux qui en sont les victimes, c'est une sorte de serpent qui commence par déchirer le sein de celui qui le porte. Elle prend naissance dans l'avidité des richesses ou dans celle des honneurs, & en fait sortir avec elle un germe d'inquiétude & de chagrin: [Pouilly T 198-201] L'habitude de la justice & de la bienveillance qui nous rend heureux, principalement par les mouvemens de notre coeur, nous le rend aussi par les sentimens qu'elle inspire à ceux qui nous approchent; [Pouilly T 204] un homme juste & bienfaisant, qui ne vit que pour des mouvemens de bienveillance, est aimé & estimé de tous ceux qui l'approchent. Si l'on a dit de la louange, qu'elle étoit pour celui à qui elle s'adressoit, la plus agréable de toutes les musiques, on peut dire de même qu'il n'est point de spectacle plus doux que celui de se voir aimé; [Pouilly T 206] tous les objets qui s'offriront lui seront agréables, tous les mouvemens qui s'éleveront dans son coeur, seront des plaisirs. [Pouilly T 209]

Il y a plusieurs sortes de plaisirs, savoir, ceux du corps & ceux de l'esprit, & ceux du coeur; c'est une suite de ce que nous venons de dire. Il se présente ici une question importante, qui bien avant la naissance d'Epicure & de Platon, a partagé le genre humain en deux sectes différentes. Les plaisirs des sens l'emportent - ils sur ceux de l'ame? Et parmi les plaisirs de l'ame, ceux de l'esprit sont - ils préférables à ceux du coeur? Pour en juger, imaginons - les entierement séparés les uns des autres & portés à leur plus haut point de perfection. Qu'un être insensible à ceux de l'esprit goûte ceux du corps dans toute sa durée, mais que privé de toute connoissance, il ne se souvienne point de ceux qu'il a sentis, qu'il ne prévoye point ceux qu'il sentira, & que renfermé pour ainsi dire dans son écaille, tout son bonheur consiste dans le sentiment sourd & aveugle qui l'affecte pour le moment présent. Imaginons au contraire, un homme mort à tous les plaisirs des sens, mais en faveur de qui se rassemblent tous ceux de l'esprit & du coeur; s'il est seul, que l'histoire, la géométrie, les belles - lettres, lui fournissent de belles idées, & lui marquent chaque moment de sa retraite par de nouveaux témoignages de la force & de l'étendue de son esprit; s'il se livre à la société, que l'amitié, que la gloire, compagne naturelle de la vertu, lui fournissent hors de lui des preuves toujours renaissantes de la grandeur & de la beauté de son ame, & que dans le fond de son coeur sa conformité à la raison soit toujours accompagnée d'une joie secreta que rien ne puisse altérer; il me semble qu'il est peu d'hommes nés sensibles aux plaisirs de l'esprit & du corps, qui placés entre ces deux états

de bonheur, à - peu - près comme un philosophe l'a seint d'Hercule, préférassent au sort de l'être intelligent la félicité d'une huitre.

Les plaisirs du corps ne sont jamais plus vifs que quand ils sont des remèdes à la douleur; c'est l'ardeur de la soif qui décide du plaisir qu'on ressent à l'éteindre. La plupart des plaisirs du coeur & de l'esprit ne sont point altérés par ce mélange impur de la douleur. [Pouilly T 180-183] Ils l'emportent d'ailleurs par leur agrément; ce que la volupté a de délicieux, elle l'emprunte de l'esprit & du coeur; sans leur secours elle devient bientôt fade & insipide à la fin. Les plaisirs du corps n'ont guere de durée, que ce qu'ils en empruntent d'un besoin passager; dès qu'ils vont au - delà, ils deviennent des germes de douleur; les plaisirs de l'esprit & du coeur leur sont donc bien supérieurs, n'eussent - ils sur eux que l'avantage d'être bien plus de nature à remplir le vuide de la vie.

Mais parmi les plaisirs de l'esprit & du coeur, auxquels donnerons - nous la préférence? [Pouilly T 184] Il me semble qu'il n'en est point de plus touchant, que ceux que fait naître dans l'ame l'idée de perfection; elle est comme un objet de notre culte, auquel on sacrifie tous les jours les plus grands établissemens, sa conscience même & sa personne. Pour se garantir de la flétrissure attachée à la poltronnerie, elle a précipité dans le sein de la mort des hommes, flattés d'acheter à ce prix la conservation de ce qui leur étoit cher. C'est elle qui rend les indiennes insensibles à l'horreur de se brûler vives, & qui leur ferme les yeux sur tous les chemins que leur ouvre la libéralité & la religion de leur prince, pour les dérober à ce supplice volontaire; les vertus, l'amitié, les passions, les vices mêmes empruntent d'elle la meilleure partie de leur agrément. [Pouilly 56-57]

Un comique grec trouvoit qu'on ne prenoit pas d'assez justes mesures, quand on vouloit s'assurer d'un prisonnier. Que n'en confie - t - on la garde au plaisir? Que ne l'enchaîne - t - on par les délices? Plaute & l'Arioste ont adopté cette plaisanterie; mais tous ces poètes auroient peu connu le coeur humain, s'ils eussent cru sérieusement que jamais leur captif n'auroit brisé ses chaînes. Il n'eût pas été nécessaire de faire briller à ses yeux tout l'éclat de la gloire; qu'il se fût trouvé méprisable dans sa prison, ou qu'il y eût craint le mépris des autres hommes, il eût bientôt été tenté de préférer un péril illustre à une volupté honteuse. [Pouilly T 185-186] La gloire a plus d'attrait pour les ames bien nées, que la volupté; tous craignent moins la douleur & la mort, que le mépris.

Les qualités de l'esprit, il est vrai, fournissent à ceux que la passion n'éblouit pas, un spectacle encore plus agréable que celui de la figure; il n'y a que l'envie ou la haine qui puissent rendre insensible au plaisir d'appercevoir en autrui cette pénétration vive, qui saisit dans chaque objet les faces qui s'assortissent le mieux avec la situation où l'on est; mais la beauté de l'esprit, quelque brillante qu'elle soit, est effacée par la beauté de l'ame. Les saillies les plus ingénieuses n'ont pas l'éclat des traits qui peignent vivement une ame courageuse, désintéressée, bienfaisante. Le genre humain applaudira dans tous les siècles, au regret qu'avoit Titus d'avoir perdu le tems qu'il n'avoit pas employé à faire des heureux; & les échos de nos théâtres applaudissent tous les jours aux discours d'une infortunée, qui abandonnée de tout le genre humain, interrogée sur les ressources qui lui restent dans ses malheurs, moi, répond - elle, & c'est assez. [Pouilly T 66-68] Il est peu de personnes qui soient du caractère d'Alcibiade, qui étoit plus sensible à la réputation d'homme d'esprit, qu'à celle d'honnête homme; tant il est vrai que les sentimens du coeur flatent plus que les plaisirs de l'esprit. En un mot, les traits les plus réguliers d'un beau visage sont moins touchans que les graces de l'esprit, qui sont effacées à leur tour par les sentimens & par les actions qui annoncent de l'élévation dans l'ame & dans le courage: l'agrément naturel des objets se gradue toujours dans l'ordre que je viens d'exposer, & c'est ainsi que la nature nous apprend ce que l'expérience confirme, que la beauté de l'esprit donne plus de droit à la félicité, que celle du corps, & qu'elle en donne moins

que celle de l'ame. [Pouilly T 146-147]

Parmi les plaisirs, il y en a qui sont tels par leur jouissance, que leur privation n'est point douleur: la vapeur des parfums, les spectacles de l'Architecture, de la Peinture, & de la déclamation; les charmes de la Musique, de la Poésie, de la Géométrie, de l'Histoire, d'une société choisie; tous ces plaisirs sont de ce genre. Ce ne sont point des secours qui soulagent notre indigence, ce sont des graces qui nous enrichissent & augmentent notre bonheur: combien de gens qui les connoissent peu, & qui jouissent pourtant d'une vie douce? Il n'en est pas ainsi de quelque autres sortes de sentimens agréables; la loi, par exemple, qui nous invite à nous nourrir ne se borne point à récompenser notre docilité, elle punit notre désobéissance. L'auteur de la nature ne s'est pas reposé sur le plaisir seul du soin de nous convier à notre conservation, il nous y porte par un ressort encore plus puissant, par la douleur. [Pouilly T 148-149]

Bibliographie

Burlamaqui (Jean-Jacques)
Principes du droit naturel.
https://books.google.fr/books?id=eAX6bHpNp_8C Genève 1747

Louis-Jean Lévesque de Pouilly
Réflexions sur les sentimens agréables et sur le plaisir attaché à la vertu,
1743
<https://books.google.fr/books?id=CLKWVIhTcf8C>

Louis-Jean Lévesque de Pouilly
Théorie des sentiments agréables, Genève (noté Pouilly T)
<https://books.google.fr/books?id=X6lcAAAAcAAJ> 1747
<https://books.google.fr/books?id=ZHxaWr5ubcC> 1749

notes

aussi publiés dans :
Thémiseul de Saint-Hyacinthe
Recueil de divers écrites sur l'amour et l'amitié: la politesse, la volupté ...,
1736
<https://books.google.fr/books?id=KEkGAAAAQAAJ>

Burlamaqui (Jean-Jacques)
Principes du droit naturel.
<https://books.google.fr/books?id=JiUVAAAAQAAJ> partie premiere, partie seconde
1767 !!